

PABLO DE ROKHA, PIERRE À FEU

Guénane CADE

Chaque séjour dans la folle géographie du Chili ajouta un mystérieux tiroir à ma mémoire-armoire.

La route de la Région Centrale traverse les vignes disciplinées. Les premiers ceps, apportés par les conquistadores pour le vin de messe, s'acclimatèrent à merveille et le vignoble chilien s'accorde à bien des papilles. C'est aussi la route reposante des vergers imposants et les cerises fin novembre sont déjà fessues. En allant vers le ponant, la route passe par Licantén, nom qui, en mapudungun, la langue des Mapuches, les natifs, signifie *le lieu de la pierre enchantée*. *Likan* c'est le

quartz, pierre qui, dit-on, apporte équilibre, sérénité. C'est pourtant là que naquit, le mercredi 17 octobre 1894, le poète Pablo de Rokha, pseudonyme rocailleux du rebelle vociférateur Carlos Ignacio Díaz Loyola, pour qui l'équilibre des énergies du corps et de l'esprit fut une lutte sempiternelle.

Le long du Rio Mataquito, rivière calme et claire, un mirador invite au rêve et une passerelle dorée incite à enjamber la saulaie. C'est là que je l'ai rencontré, sculpté, trapu, non dans la pierre mais dans un tronc de chêne millénaire. Il regarde la rivière rouler sur les cailloux. L'illustre fils de Licantén est vernissé, aucune flamme ne sort de la silhouette râblée, pas de sang et pourtant son œuvre ressemble à l'hémorragie d'une plaie infinie. L'imaginer en statue peinte en rouge, politiquement c'est ce qu'il fut, un « Rouge », et l'entendre hurler :

« *Yo soy como el fracaso total del mundo, ¡ oh, Pueblos !*

Je suis comme l'échec total du monde, ô Peuples ! »

La main droite de l'épaisse statue est un poing. Dans la gauche il tient un cahier, peut-être le manuscrit éternel de sa rage fielleuse. Sur le socle de chêne massif,



les énormes chaussures à lacets rejoignent la solidité indéfectible de ses racines chiliennes. L'air doux de novembre glisse sur la rivière, le feu est en lui, fils d'un pays qui tremble depuis le paléozoïque, il en a hérité une énergie sismique.

Sa mère avait 14 ans quand il est né, son père 21, ils auront dix-neuf enfants, c'est dire la dynamique des ardeurs transmises. Il est né inflexible comme la pierre. Lui-même raconte que ses camarades de l'institution catholique de Talca, où il entra en 1902, l'appelaient *el amigo Piedra*, l'ami Pierre, à cause de sa ville natale mais aussi, surnom mérité après que, tête encapuchonnée, il le baptisèrent à coups de pieds, poings et morsures. Dès le primaire, il eut un nom de guerre et sous ce nom signa ses poèmes de débutant. De Licantén, Terre des hommes de pierre, à l'ami Pierre, roc, roca, Rokha, les mots ont joué et le pseudonyme s'est imposé. Déçu par le non-soutien de sa famille, il vit l'adolescence comme un gouffre et, dans une solitude intérieure confuse, il laisse monter en lui une violence rétive. L'élève rebelle agace, il est expulsé de l'institution en 1911, afin d'éviter qu'il ne contamine ses condisciples avec des auteurs impies comme Rabelais, Voltaire et autres hérétiques.

À Santiago, il passe son baccalauréat, s'inscrit à l'université de Droit, abandonne vite, travaille dans un journal, se lie avec des intellectuels avant-gardistes — dont Vicente Huidobro, l'un des quatre poètes majeurs du Chili. Il découvre Nietzsche, Walt Whitman et tous les maudits avec qui il se sent en affinité. Toute sa vie et son œuvre seront conformes à sa personnalité d'insoumis hurleur. À 18 ans, il publie ses premiers poèmes dans une revue. Il emmêle tout, Romantisme, Anarchie, Bible, et les critiques le méprisent. En 1914, alors qu'il se sent en état d'échec total, il reçoit *Lo que me dijo el silencio* / Ce que m'a dit le silence, recueil avec portrait d'une jeune fille qui publie sous l'étonnant pseudonyme de Juana Inés de la Cruz (Jeanne Agnès de la Croix, nom emprunté à une talentueuse poète précoce et dramaturge mexicaine du 17^e siècle, une jolie rebelle féministe qui préféra entrer au couvent, lieu parfait pour écrire en paix). Elle lui demande de bien vouloir lui donner son avis, ce qu'il fait allègrement-aigrement mais la photo le séduit. À la première rencontre, coup de foudre pour la vraie Luisa, au tempérament affirmé, de deux ans son aînée, ce qu'il préféra cacher. Il l'épouse en 1916, elle sera la muse de sa vie, amour courant continu, ils auront neuf enfants. Amour réciproque, en poésie

elle adopte le nom de Winétt de Rokha. Winétt est la fusion confuse de plusieurs noms.

L'enfance passée dans un ranch traça en Pablo de Rokha ses sillons. Avec son père, régisseur puis douanier, ou seul, à pieds, à cheval, en train, il découvre les campagnes, les Andes ; son pays il le connaît dans sa chair. Il sait la misère paysanne et ouvrière, les conditions de vie inhumaines dans les grandes propriétés ou les mines. Esclavage, rébellion, répression sont des mots qui n'échappent pas à l'enfant. Il a 18 ans quand est fondé le Parti des travailleurs socialistes, qui deviendra le Parti communiste. Entre lui et la société, le seul optimisme réside dans la révolution.

En 1922, il auto-édite son premier livre, *Los Gemidos*, Les Gémissements, un flux teinté de Dante et Dada. Il chante la chute de l'Humanité perdue entre Dieu et Satan, il dévide la souffrance humaine. La critique ne retient que la vulgarité, les excès de mauvais goût, la volonté de scandaliser le lecteur. Ce livre plus tard sera reconnu comme une œuvre majeure de l'avant-garde sud-américaine. Il est tout aussi prolixe quand il écrit *L'Épopée de la nourriture et des breuvages chiliens*. Son verbe est glouton comme son enthousiasme. Il déroule les spécialités de la longue géographie chilienne, *les vins qui mugissent dans les artères de la Patrie*, il louange les paysans, les mineurs, les pêcheurs, il éclaire le métissage de son pays, les natifs massacrés, maltraités depuis la colonisation. Quand, bien plus tard, il reçoit le Prix National de Littérature, il est surpris par la presse devant une copieuse assiettée de boudin noir-patates dorées. De son pays il sait toutes les saveurs, les odeurs, *Todo se hace canto en mis huesos* / Tout devient chant dans mes os. Ce n'est pas de la posture et à ceux qui le vomissent il répond : *si ce n'est pas de l'art c'est de la vie* ! Depuis l'adolescence il aime Rabelais, Pantagruel doit être ravi. Abondance, super flux, oui, superflu, non.

Peu à peu s'éteint l'oligarchie au Chili, peu à peu, fascisme, nazisme, stalinisme montent en Europe et déjà se profile une nouvelle guerre mondiale. Dans ce contexte international convulsif, dès 1930, il se déclare défenseur du marxisme-léninisme, milite au Parti Communiste et adhère en 1936 au Front Populaire. Outré par les contradictions humaines, son écriture est en marche perpétuelle, dans le sens unique de son amour pour le Peuple, l'Humanité, et pour le dire il est sans frein, il vitupère des enfilades d'accumulations, d'images,

de métaphores. Impulsif, agressif, il libère un flot de mots pour approcher la douleur énorme du monde. Il créera des revues pour faire connaître ses idées politiques et esthétiques. Il publiera trente-huit livres volumineux.

En 1943, le Président l'envoie en mission officielle culturelle en Amérique latine. Il parcourt avec Winétt dix-neuf pays, États-Unis inclus, donnant des conférences, des récitals, organisant des discussions aux inévitables controverses. Au retour de cette longue pérégrination poético-politique, Winétt souffre d'un cancer rebelle et meurt en 1951. Son pilier s'effondre, Pablo s'effrite, emprisonné dans un gouffre de solitude glaciale. Si aucun adjectif ne convient à son amour pour Winétt, osons amour absolu. Il écrit *Fuego negro / Feu noir, Je continuerai de t'appeler, et je continuerai de t'appeler pour les siècles des siècles, de l'éternité vide à l'éternité vide, je continuerai de t'appeler... J'ai appris à écrire en t'adorant, en te chantant, en t'idolâtrant... J'égorge mes mots à tes pieds et me jette comme un taureau obscur et nu contre le néant.*

Dès 1952, il se sent proche des idées de Salvador Allende qui participa à la fondation du Parti Socialiste chilien. Cet amoureux de la poésie avait aussi pour idéal une société plus juste, *Le peuple doit se défendre mais pas se sacrifier. Le peuple ne doit pas se laisser écraser ni harceler, il ne peut non plus s'humilier.* Cette loyauté envers le peuple, dont Allende mourra Le 11 septembre 1973, a fait le tour du monde.

Ils étaient nés poètes, pas ennemis, mais la rivalité, l'acidité entre Pablo de Rokha et le très célèbre Pablo Neruda fut telle qu'ils cessèrent tout contact. Une guerre légendaire, où Neruda rétorqua aussi de manière vipérine. En 1955, Pablo de Rokha publie *Neruda y yo / Neruda et moi*, où il l'appelle le plagiaire, le mystificateur chez qui tout n'est que pose, où tout est faux, l'artiste comme le militant. Les très nombreux amis de Neruda vont le piétiner, le dépecer. L'un est clair, musical, homme de gauche sans arrogance malgré ses rancœurs, l'autre mitraille, vomit ses désillusions. Qui approche intimement les deux poètes ne peut choisir entre les deux Pablo, choisir serait se mutiler.

En 1962, son fils aîné Carlos, poète et peintre, atteint de schizophrénie, meurt d'une surdose de médicaments. Ce fut une commotion, *Perdóname el haberte dado la vida / Pardonne-moi de t'avoir donné la vie.* En 1964, il voyage six mois, invité par le Président Mao à découvrir le processus révolutionnaire en Chine. Il poursuivra en URSS, sa dernière étape fut la France. Ce périple

devait être une trilogie, *Mundo a mundo* / Monde à monde, il n'aura que le temps de rédiger son hommage à la France, 1967, ce sera son dernier livre. Il reçoit le Prix National de Littérature en 1965, récompense venue trop tard, après un demi-siècle de labeur littéraire et une vie de gagne-misère. Survivre : il en arrive à faire du porte-à-porte pour vendre ses livres ou des tableaux d'amis peintres. En 1968, après une opération de la prostate, selon l'article du quotidien *La Segunda*, Pablo de Rokha, assis à son bureau, se donne le droit de mourir et se tire une balle dans la bouche, le 10 septembre à 10h10. Avec le même Smith et Wesson calibre 44, son fils Pablo s'était suicidé quatre mois auparavant. Malgré ses ennemis et ses turbulences, à ses funérailles, pour saluer l'ami et le poète combatif, Salvador Allende fut l'une des personnes qui portèrent le cercueil.

Ouvert à la modernité, toujours profondément chilien, Pablo de Rokha, toute sa vie fasciné par l'utopie d'une *Nation populaire*, fut un révolutionnaire marxiste sans délaisser l'anarchisme. Il a écrit un monde injuste et cruel avec de la poudre à canon, mais il a innové. À force de vouloir le cerner, le qualifier, dire simplement que son verbe d'avant-garde et de roc reflète aussi une grande solitude. La poésie fut dans sa vie une arme de combat. Se souvenir ici que le poète espagnol Gabriel Celaya, poète de la Génération 36, de la Guerre civile, a écrit *La poésie est une arme chargée de futur*.

En ces temps de monde désaccordé, laissons Pablo de Rokha, le guérillero de la poésie, nous gémir quelques mots d'amour parfumé ... *J'embrasse ta chevelure et tes pieds, tes mains, ton ventre et tes cuisses / tes ongles, tes seins fruitiers, dressés comme de jeunes arbres / et je reviens une fois, deux fois à la porte fleurie du Ciel / elle s'entrouvre, quand frappent mes iris brûlants...*

1894 – 2024, cent trente ans après sa naissance, le torrent poétique de Pablo de Rokha a vaincu le temps.

Guénane CADE l'étudiante en Lettres Modernes à Rennes, fait du théâtre, déclame des poèmes de Résistance avec le groupe Poésie vivante du poète Gilles Fournel. Elle enregistre les premiers cours de télé-enseignement à la Maison de la radio. L'époque étant peu favorable à l'émancipation des femmes, c'est seulement en 1968 qu'elle ose envoyer deux manuscrits à l'éditeur René Rougerie. Son premier recueil paraît en 1969, *Résurgences*, un mot emprunté à René Char qu'elle a rencontré chez lui à l'Isle-sur-la-Sorgue, avec le poète avignonnais Gilles Jouanard. Elle enseigne quelques années à Rennes avant de s'expatrier douze ans en Amérique du Sud. Elle prend, elle vit la mesure du mot *dictature*. Elle referra de nombreux séjours sous le Capricorne. Elle vit en rade de Lorient là où le fleuve d'origine se jette dans l'océan.